

P.R.I.S.M.I.

N°9

Revue d'études italiennes

Rosaria Iounes-Vona
Giuseppe Nicoletti
Bruno Toppan
Floriana Cioccolo
Paola Italia
Elsa Chaarani Lesourd
Rachel Og Monteil
Stefano Carrai
Erik Pesenti Rossi
Simone Casini
Joseph Cadeddu
Laura Toppan
Claudio Cicotti
Oreste Sacchelli

Sous la direction de
Elsa Chaarani-Lesourd
Laura Toppan

Nancy-Université

Sommaire

- « State felici, memori di me » : le moi masqué et démasqué
de Giovan Francesco Straparola (1480 ?-1557 ?) dans les lettres
dédicacées, prélude à Le piacevoli notti (1551-1553).....* Rosaria Iounes-Vona
- Forme di scrittura e stile autobiografico nelle
« Memorie » di Scipione de' Ricci* Giuseppe Nicoletti
- Pudeurs et impudeurs dans Vita de Vittorio Alfieri.....* Bruno Toppan
- Les confidences voilées dans la correspondance
d'Enrichetta Dionigi Orfei.....* Floriana Cioccolo
- Leopardi autobiografo : appunti sulla
« vita abbozzata di Lorenzo Sarno ».....* Paola Italia
- « La serietà buffonesca di questa vita ». Nieve épistolier
ou l'élégance pudique de la modestie.....* Elsa Chaarani Lesourd
- L'Autobiografia di Saba - Aldo Palazzeschi (1885-1974) :
le mythe de la provocation.....* Stefano Carrai
- Fortunato Seminara ou le rêve de soi en littérature.....* Erik Pesenti Rossi
- Un'autobiografia attraverso le interviste :
il caso di Alberto Moravia.....* Simone Casini
- Présence et fonctions de l'écriture du moi dans
La Bustina di Minerva d'Umberto Eco.....* Joseph Cadeddu
- L'autobiografia come denuncia : Erbamara e Antologia
della pioggia di Gëzim Hajdari.....* Laura Toppan
- Scrivo per (non) nascondermi. Il sogno iperbolico
autobiografico nei romanzi dei migranti italiani.....* Claudio Cicotti
- Una storia italiana. L' autobiographie fonctionnelle
de Silvio Berlusconi.....* Oreste Sacchelli

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

C'est avec un grand plaisir que nous accueillons au sein de Chemins de tr@verse le numéro 9 de la revue PRISMI. Les articles que contient ce numéro sont le fruit de travaux de recherche dont la qualité est attestée par un comité scientifique et qui méritent une large diffusion. Chemins de tr@verse se réjouit de pouvoir offrir cet espace d'expression aux chercheurs et espère que ce numéro sera le premier d'une longue série.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Cet ouvrage a été vendu par l'éditeur à

Tiré à part - Claudio Cicotti
claudio.cicotti@uni.lu

Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2011

Isbn 978-2-313-00242-1

Dépôt légal : Avril 2011
Édition de avril 2011 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Séward – 75009 PARIS

Conception de couverture : Anne Dancer

Comité scientifique de ce numéro

Jean Philippe Bareil – Joseph Cadeddu
Elsa Chaarani Lesourd – Fabrice De Poli
Denis Fachard – Patrizia Gasparini – Rachel Monteil – Oreste Sacchelli
Bruno Toppan – Laura Toppan – Estelle Zunino

P.R.I.S.M.I. n°9

Novembre 2010

Éditions Chemins de tr@verse

Collection Chemins it@liques

Dirigée par Sylvain Trousselard

Sommaire

Introduction.....	11
« State felici, memori di me » : le moi masqué et démasqué de Giovan Francesco Straparola (1480 ?-1557 ?) dans les lettres dédiacées, prélude à <i>Le piacevoli notti</i> (1551-1553) Rosaria Iounes-Vona	17
Forme di scrittura e stile autobiografico nelle « Memorie » di Scipione de' Ricci Giuseppe Nicoletti	29
Pudeurs et impudeurs dans <i>Vita</i> de Vittorio Alfieri Bruno Toppan	45
Les confidences voilées dans la correspondance d'Enrichetta Dionigi Orfei Floriana Cioccolo	57
Leopardi autobiografo : appunti sulla “vita abbozzata di Lorenzo Sarno” Paola Italia	77
« <i>La serietà buffonesca di questa vita</i> » Nievo épistolier ou l'élégance pudique de la modestie Elsa Charani Lesourd	95
<i>L'Autobiografia di Saba</i> Stefano Carrai	111
Aldo Palazzeschi (1885-1974) : le mythe de la provocation Rachel OG Monteil	121
Fortunato Seminara ou le rêve de soi en littérature Erik Pesenti Rossi	141
Un'autobiografia attraverso le interviste : il caso di Alberto Moravia Simone Casini	153

Sommaire

Présence et fonctions de l'écriture du moi dans <i>La Bustina di Minerva</i> d'Umberto Eco Joseph Cadeddu	167
L'autobiografia come denuncia : <i>Erbamara e Antologia della pioggia</i> di Gëzim Hajdari Laura Toppan	185
Scrivo per (non) nascondermi. Il sogno iperbolico autobiografico nei romanzi dei migranti italiani Claudio Cicotti	193
Una storia italiana : L' autobiographie fonctionnelle de Silvio Berlusconi Oreste Sacchelli	211

Introduction

Le volume s'ouvre sur l'étude, par Rosaria Iounes-Vona, des lettres de dédicace qui introduisent *Le piacevoli notti* (1551-1553) de Giovan Francesco Straparola da Caravaggio (1480 ? – 1557 ?). La première de ces deux lettres est officiellement écrite par l'éditeur mais la modestie qui la caractérise, vue comme une forme possible de la pudeur, conduit à se demander si, en réalité, l'éditeur ne sert pas de masque à l'auteur. Straparola se saisit ensuite de la plume pour avouer que les nouvelles recueillies ne sont pas de lui, en une manière de *captatio benevolentiae*.

Floriana Cioccolo et Elsa Chaarani s'intéressent elles aussi à des lettres, celles-ci à caractère privé, la première étudiant la correspondance d'Enrichetta Dionigi Orfei, née en 1784, et la seconde les lettres d'Ippolito Nievo. Les lettres sont des écrits autobiographiques particuliers puisqu'il s'agit de textes brefs adressés à différents destinataires. Or, dans les deux *epistolari* étudiés, on remarque des stratégies d'adaptation aux destinataires. Ainsi Enrichetta Dionigi s'adresse différemment à son ami Luigi Andrioli – il s'agit d'une amitié littéraire qui a pour cadre les Académies du 18^e siècle finissant – avant et après son mariage, pour des raisons de convenances sociales et de possible jalousie du mari. On peut donc dire que la poésie, qui est fréquemment le sujet de ces lettres, permet de faire écran à l'expression de l'intime, en particulier avec le destinataire masculin. La correspondance entre la mère d'Enrichetta, Marianna Dionigi, Enrichetta elle-même et Diodata Saluzzo, écrivaine un peu plus connue, est plus caractéristique d'une communication entre femmes où l'aveu de l'intime est possible.

Le recueil des lettres d'Ippolito Nievo (1831-1861) en contient environ 500 dont la majorité fut écrite entre 1848 et 1861. Les masques sociaux sous lesquels Ippolito déguise son intimité sont celui de l'étudiant désinvolte et surtout, celui de l'écrivain. Mais cette dernière identité n'est absolument pas vécue selon des modalités romantiques, car elle ne correspond en rien à une puissante affirmation d'un moi qui se considère comme créateur. Nievo est un écrivain sincèrement modeste, convaincu qu'il est inutile de parler de soi, et dont la modestie correspond à une prise de position politique dans une direction égalitariste. Le non-dit est souvent présent dans cet *epistolario* dont les tonalités bigarrées – lyrisme, burlesque, sublime, humour – servent précisément à éviter

l'intimité du sentiment avoué, pour ce jeune homme au caractère secret. Mais le non-dit peut être aussi le fait d'une autocensure à caractère politique. Car en ces années de révolte contre le joug autrichien, la correspondance pouvait toujours être interceptée par la police et il convenait de déguiser son propos sous les dehors les plus innocents.

Dans le travail de Giuseppe Nicoletti, l'autobiographie de Scipione de' Ricci, évêque janséniste du 18^e siècle, est présentée sous forme de mémoires historiques. On y retrouve certains *topoi* de l'écriture autobiographique : une forme de pacte initial, ainsi qu'une ligne directrice qui consiste ici en une auto-accusation destinée à obtenir le pardon, puisque ce prélat d'opinion janséniste avait été destitué de sa charge. Intéressante également est la question du non-dit, qui rend opaques les événements situés entre 1786 et 1799, précisément les années pendant lesquelles Scipione de' Ricci tenta de promouvoir ses idées jansénistes.

Le non-dit est évoqué d'emblée, dans *Vita* d'Alfieri, illustre contemporain de Scipione de' Ricci, comme une sorte de courageux acte de franchise. La distorsion de la vérité est ainsi présente dès les premières lignes puisque l'autobiographe admet qu'il sélectionne et reformule les événements de son vécu, « les entraînant inexorablement », écrit Bruno Toppan, « vers une forme de fiction ». Après cette entrée en matière, Bruno Toppan se livre à une exploration de la pudeur ou de l'impudeur, en évoquant l'étalage presque indécent qu'Alfieri fait de ses défauts de jeune homme dans les trois premières parties. Dans la quatrième, la force de sa volonté lui permet d'accéder à une virilité vue comme une sorte de conquête de la maturité par cette personnalité orgueilleuse et passionnée. Au bout du compte, le non-dit devient « un subtil jeu de cache-cache » qui « finit par être plus informatif que le dit ».

Paola Italia se livre à une enquête approfondie sur un fragment autobiographique de Leopardi, *Vita abbozzata di Silvio Sarno* – titre que, selon elle, il faut considérer, malgré les hésitations de la critique, comme un titre d'auteur – et sur les deux *Supplementi*, [*Supplemento*] *alla vita abbozzata di Silvio Sarno*, et [*Supplemento*] *alla vita abbozzata del Poggio*. Dans ces écrits, Leopardi choisit pour le protagoniste *alter ego* le prénom de Lorenzo, qui devient ensuite Silvio. Paola Italia démontre que le prénom de Lorenzo et le nom de Sarno appartiennent à deux tyrannicides (Lorenzino dei Medici et le comte de Sarno) auxquels Leopardi s'identifie en référence à son père tyran, qui interceptait et lisait sa correspondance. Mais le manuscrit montre qu'une correction tardive a remplacé le prénom de Lorenzo par celui de Silvio, derrière lequel il faut lire celui de Silvia, prénom où se reflète, comme chacun sait,

Introduction

Teresa Fattorini, jeune fille morte précocement à laquelle Giacomo désirait tant s'identifier, dans son désir de connaître, lui aussi, une mort précoce.

Le vingtième siècle semble autoriser des formes d'autobiographie bien différentes des classifications habituelles. Dans l'intervention de Rachel Og Monteil sur Palazzeschi (1885-1974), l'autobiographie possède le visage original d'une série de lettres datées mais jamais expédiées, d'un certain Valentino Kore, *alter ego* fictif de l'auteur. Faux recueil de lettres ou journal fictif: *riflessi* autorise Aldo Palazzeschi à se révéler étrangement tout en se voilant. Toutefois l'autobiographie prend aussi la forme de la poésie, d'abord dans le célèbre poème *Chi sono ?* et ensuite dans *Via delle cento stelle*, journal en vers ou mémoires poétiques. Rachel Monteil met au jour une intéressante dialectique du dévoilement et du déguisement, de la vérité et du mensonge.

Comme pour Palazzeschi dans *Via delle cento stelle*, avec Saba et Hajdari l'écriture du moi prend une forme poétique. Stefano Carrai présente l'*Autobiografia* d'Umberto Saba (1883-1957), série de quinze sonnets reproduisant presque tous le même schéma métrique, et coordonnés entre eux comme les strophes d'un long poème, qui raconte, avec une sorte d'urgence, les trente-neuf premières années de la vie de l'auteur. Cette *Autobiografia* n'est pas un portrait de soi idéalisé, mais plutôt une confession publique visant à l'authenticité.

Selon Laura Toppan, Gëzim Hajdari (né en 1957 à Lushnje, Albanie) qui est l'une des voix les plus intéressantes de la poésie italienne contemporaine, commence à composer des vers dans les années 80 sous le régime dictatorial d'Enver Hoxha, et le titre de son premier recueil est *Il diario in bosco*. Il retrace une enfance solitaire, avec un désespoir si profond que le moi apparaît comme brisé. Ces vers autobiographiques sont si éloignés de la poésie officielle qu'ils furent censurés, de même que le second recueil *Antologia della pioggia*. Les deux volumes sortiront en Italie, où le poète vit en exil depuis vingt ans, en version bilingue, albanais et italien. Le moi du poète est replié sur soi-même, en une sorte d'exil intérieur qui est aussi isolement par rapport au monde extérieur. Ici, l'élément autobiographique est avant tout résistance aux *diktats* de la culture officielle, et représente donc une dénonciation implicite, mais réelle, de cette dernière.

Fortunato Seminara (1903-1984), présenté par Erik Pesenti Rossi, est un romancier calabrais qui est aussi l'auteur d'un journal intime publié posthume en 2008. On se trouve confronté, dans son œuvre, à une double écriture du moi, celle du journal intime, dont bien des éléments paraissent paradoxalement peu sincères ou sont présentés comme tels dans un second temps, et celle des romans, où, au contraire, apparaissent beaucoup d'éléments incontestablement

tirés de la vie de l'auteur. Il s'installe une apparente dialectique de l'autobiographie mensongère et de la fiction véridique. Toutefois, rien n'est si simple, car l'écriture du moi, dans les romans, possède des éléments d'achèvement de ce que la vie n'a point donné : un mariage réussi, la profession d'avocat, la reconnaissance d'écrivain, comme si, en somme, l'écriture constituait une possible idéalisation de la vie. Cependant, il ne s'agit pas d'une écriture vue comme alternative à la vie, mais plutôt de la reconstruction d'épisodes biographiques, non point tant à cause d'une insatisfaction personnelle, qu'en raison d'aspirations contradictoires et inconciliables.

Dans le cas d'Alberto Moravia, intellectuel très connu qui n'écrit jamais de mémoires ni d'autobiographie, il ne demeure que des interviews, exercice qui suppose l'intervention d'un tiers, « médiateur autobiographique », dont le rôle, selon Simone Casini, est important, puisqu'il doit se faire porteur d'un intérêt pour le passé que l'écrivain, en réalité, n'a pas lui-même. La curiosité que ressentent auditeurs ou lecteurs face au personnage de Moravia, aussi bien en tant qu'homme, écrivain ou intellectuel, se heurte à l'indifférence profonde, à l'incapacité qu'éprouve cet auteur à trouver sa propre vie intéressante. Il s'en suit donc une forme d'anti-autobiographie, tout à fait étrange et hors normes.

Claudio Cicotti propose une analyse psychocritique de trois romans écrits par des écrivains issus de familles d'origine italienne mais installées en Allemagne (Santo Vena) ou en France (Calogero Galletta et Aurélie Filippetti) afin de sonder le degré d'intégration identitaire ou culturelle des auteurs. Cicotti montre comment des sentiments profondément enfouis dans leur psyché et liés à leur rapport au pays d'accueil ont pu inspirer souterrainement personnages, scènes et trames narratives.

Avec les autobiographies de Silvio Berlusconi et d'Umberto Eco, on passe de documents littéraires à des documents de civilisation. Dans le cas de Berlusconi, Oreste Sacchelli nous propose l'étude d'un numéro spécial de la revue *Linea Azzurra*, intitulé *Una storia italiana* et envoyé en 2001 par la poste à tous les foyers italiens par Forza Italia, à des fins de propagande électorale. Or la première partie de la revue est en réalité consacrée à la biographie du candidat. Ici l'autobiographie devient « fonctionnelle », c'est-à-dire qu'elle est utilisée pour convaincre insidieusement l'électeur potentiel. La présentation de soi sous l'apparence d'un citoyen modèle autorise Berlusconi à se démarquer des autres candidats en conservant un certain capital d'innocence. Le cadrage serré sur sa personne produit une absence de contextualisation qui tend à montrer un homme ordinaire ayant réussi à la force de son travail. Enfin, la structure même de cette « écriture du moi », composée de textes ainsi que de photos prises dans l'intimité familiale, rappelle la fragmentation typique du

Introduction

journal télévisé, en une mise en scène de soi qui annonce l'élection présidentielle de 2007 en France.

L'écriture de soi présente dans les *Bustine di Minerva* d'Umberto Eco n'est pas très éloignée de celle de Silvio Berlusconi, bien qu'elle en diffère profondément par le contenu. En effet, il s'agit, là aussi, selon Joseph Cadeddu, d'une écriture du moi « fonctionnelle » ou « utilitaire » car l'évocation d'un fait d'ordre privé introduit, de façon rhétorique, une prise de position à caractère public. Il s'agit donc d'une autobiographie qui reste au stade de l'évocation et dont la fonction est la plupart du temps « altruiste », c'est-à-dire projetée vers l'autre, même si elle précise beaucoup de données personnelles de son auteur, telles que naissance, enfance, formation, amitiés, famille, métier de professeur, de chercheur et d'écrivain, voyages, résidence, en une écriture du moi où l'autodérision impose une limite au narcissisme.

Il ne nous reste plus qu'à nous réjouir de la publication des actes de ce colloque, qui semblait né sous une étoile particulière, puisqu'il s'est déroulé dans une université fermée par les étudiants : les participants se souviendront longtemps du passage secret par lequel il fallait s'introduire dans les locaux pour accéder à la salle du colloque...

Elsa Chaarani-Lesourd

Fabrice De Poli

Laura Toppan

Scrivo per (non) nascondermi. Il sogno iperbolico autobiografico nei romanzi dei migranti italiani

Può un'autobiografia essere fantastica? E, al contrario, può la fantasia essere autobiografica? Sono questi i concetti di fondo dai quali si muove questa riflessione che ha per centro un universo complessissimo che si lega al tema dell'identità e dell'integrazione identitaria della comunità d'immigrati italiani o di origine italiana del Lussemburgo e delle regioni dei paesi circostanti (Grande Regione)¹.

In occasione di due diversi progetti di ricerca condotti presso l'Università del Lussemburgo², ci siamo interrogati sulle diverse forme di testualità degli autori di origine italiana, cercando di analizzare le forme e i contenuti dei testi prodotti. Abbiamo costituito una *Banca dati degli Autori della Grande Regione di Origine Italiana* (BAGROI) che raccoglie circa un'ottantina di autori e più o meno 200 libri³. La BAGROI risponde ai seguenti tre criteri di selezione:

1. testi degli autori delle prime due generazioni vengono considerati ed analizzati indipendente mente dal loro contenuto;
2. testi della terza generazione devono concernere chiaramente il tema della migrazione (storie di famiglia, riflessioni sull'identità culturale ecc.);
3. Sia la lingua sia la forma dei testi (pubblicati o manoscritti) sono termini influenti per l'inclusione dei testi e degli autori nel corpus BAGROI.

Nel presente intervento ci occuperemo in particolar modo dei testi prodotti da autori che vivono in Francia (Lorena) ed in Germania (Saarland) lasciando da parte esempi di produzioni lussemburghesi e belghe le quali di per sé appaiono molto complesse e differenti tipologicamente rispetto alle zone

1 Più precisamente Lorena, Vallonia, Saarland e Renania-Palatinato con al centro il Granducato del Lussemburgo rientrano nella cosiddetta "Grande Région".

2 *Présence, histoire, mémoires des Italiens du Luxembourg et de la Grande Région* (Université du Luxembourg 2004-2007); *Textualité des Italiens de la Grande Région et Intégration* (Tigri) (Université du Luxembourg 2009-2012).

3 La Bagroi è una banca dati esclusivamente bibliografica sul modello della Baslie (format=recherche.htm&error=recherche_erreur.htm&-FindAny=) di Jean Jacques Marchand dell'Università di Losanna e della Basili (<http://www.disp.let.uniroma1.it/basili2001/>) di Armando Gnisci dell'università di Roma. Prossimamente essa sarà messa in linea sul sito www.italianistica.lu

franco-tedesche. Varrà solo accennare che la produzione di testi della BAGROI si ripartisce in modo assai differente da una zona all'altra della Grande Regione per delle ragioni storico-sociali che hanno portato i differenti autori a scrivere in modo molto diverso in base ai parametri della loro generazione, della loro lingua e degli stessi contenuti trattati⁴.

Una delle più logiche associazioni che vengono spontanee nel momento in cui si evoca la produzione scritta di autori immigrati è inevitabilmente quella che si sintetizza attraverso il sintagma "letteratura di/dell'emigrazione"⁵ intendendo tutto un immaginario di memorie di cui lo scrittore vuole riappropriarsi per iscritto al fine di alleviare una lacerazione che si è consumata nel momento della sua emigrazione da una nazione (e quindi da un bagaglio complesso di affetti e di cultura) ad un'altra. Indubbiamente questo filone, che s'identifica nella memorialistica della migrazione, è assai presente nei tanti libri che compongono la BAGROI. Tuttavia vi è un altro binario che attraversa la produzione scritta degli autori della BAGROI e che coincide con quello del racconto o del romanzo fantastico. Esistono infatti svariati autori che hanno dato vita esclusivamente ad una produzione di testi di pura invenzione con personaggi che in apparenza non hanno nulla a che fare con la propria esperienza autobiografica. C'imatteremo così in questa sede inizialmente in un romanzo western e poi in una spedizione geologica in Sudafrica, contenuti che rientrano in una ricca serie di testi lontani tanto dalla tradizionale memorialistica quanto dal ricco filone della cosiddetta "riflessione sulla vita"⁶ che caratterizza il contenuto dell'opera di molti autori immigrati. La ragione della scelta di questo campione è legata all'idea che all'interno di testi apparentemente fantastici possa invece essere contenuto un messaggio che si leghi interamente al vissuto dell'autore proprio in quanto migrante. Più precisamente potremmo individuare alcune spie importanti indicative del livello d'integrazione culturale o identitaria dell'autore medesimo. In questo senso ogni testo andrà considerato, al di là del suo livello qualitativo intrinseco in senso artistico o letterario, in senso invece strettamente semiotico⁷, ovvero come mero circuito di comunicazione, e in quanto tale portatore di un messaggio che possa essere individuato con i giusti metodi e strumenti di

4 Per una panoramica "fenomenologica" della produzione testuale degli autori di origine italiana che rientrano nella Bagroi cf. Cicotti 2008.

5 Cf. (Marchand 1991 : xxiii)

6 J.-J. Marchand, *Letteratura dell'immigrazione italiana in Svizzera*, in Baldelli, Da Rif, *Lingua e letteratura italiana nel mondo oggi*, Olschki Editore, Firenze, 1991, p.463. Il concetto di « *scritti di lezione di vita* » viene ribadito anche per esempio nel recente articolo che J. -J. Marchand dedica alla stessa tematica, *Le opere in lingua italiana scritte nel secondo dopoguerra da autori italiani in Svizzera*, in Marchand 2004 : 274-.

7 Cf. Barthes 1970.

studio. Abbiamo quindi ritenuto necessario combinare un'analisi letteraria (di stampo strutturalistico) ad un'analisi psicologica vera e propria di alcuni testi di pura fantasia. La psicologa Pina Deiana collabora da alcuni anni ai nostri progetti di ricerca e ci ha offerto numerosi spunti di riflessione su alcuni libri che abbiamo scelto ed analizzato. Attraverso le sue specifiche competenze professionali la psicologa ha tentato di rispondere ai tre seguenti quesiti relativamente ai testi campione :

1. Era possibile attraverso l'uso di modelli di analisi psicologica recuperare senso per quei testi di fronte ai quali gli strumenti dell'analisi linguistico-letteraria erano insufficienti ?
2. Era possibile che i sogni, i timori, i fantasmi, gli incubi connessi alla migrazione, consapevoli e non, potessero trovare spazio tra le righe dei testi ?
3. Era possibile esplorare per mezzo di questi modelli dimensioni simboliche del vissuto migratorio che avessero usato il testo scritto come mezzo di espressione, comunicazione, elaborazione di processi psicologici di cui l'autore era stato protagonista ? (Deiana 2008 : 208)

Si tratta di domande-ponte, le quali intendono raggiungere un lato decisamente intimo dell'autore reale (semioticamente inteso) e che sappiano quindi restituirci utili informazioni relative a come questi si percepisce rispetto all'ambiente in cui vive. Facendo perno sul fatto che la stesura di questi libri è una forma di comunicazione del tutto spontanea, abbiamo così tentato di raggiungere il lato oscuro che lega questi autori al patrimonio di valori e di cultura di origine cercando di comprendere se questo bagaglio si sia conciliato o meno col bacino culturale di accoglienza. Si parlerà allora di un'analisi psicologico-letteraria di questi testi volta a sondare il livello d'integrazione identitaria o culturale.

Avvertiamo comunque del tutto urgente precisare che non si vuole in alcun modo alludere ad una più generale integrazione sociale tout court. Una persona che lavora, che ha una frequentazione più o meno regolare con altre persone del luogo ricorrendo alla lingua di queste ultime potrà e dovrà essere considerata "integrata" in termini sociali, immersa com'è in una rete di rapporti attivi. Ciononostante potrà non riuscire a conciliare i valori propri della sua educazione e della sua terra di origine con quelli che fondano la cultura della terra in cui si è installata (o nella quale si è installata la sua famiglia una o due generazioni in precedenza). Insistere sulla disponibilità e/o capacità di conciliare i due patrimoni culturali (il nostro e quello di chi ci accoglie) non è questione di lana caprina propria di discettazioni affatto accademiche. La cosiddetta integrazione identitaria o culturale ha riflessi molto più pratici e urgenti di quanto spesso non si pensi. Un caso limite (e criminale) è ad esempio rappresentato dagli attentati terroristici di Londra o di Madrid del

2004 ad opera d'immigrati di seconda generazione, perfettamente anglofoni o ispanofoni, con posti di lavoro stabili e che si sarebbe detto del tutto "socialmente integrati". Ma ad un'integrazione macroscopica o sociale può non corrispondere affatto una integrazione culturale o identitaria; anzi questa, come nei casi drammatici appena citati, può essere stata quasi del tutto rifiutata. Allo stesso modo allora non sarà peregrino domandarsi se, in senso lato, un'integrazione di carattere culturale o identitario non faccia parte di una più vasta integrazione sociale; e, viceversa, se una vera e propria integrazione sociale (che vive di reti e di rapporti e di scambi interpersonali) non debba necessariamente anche includere una compiuta integrazione identitaria o culturale.

Le due opere dalle quali partiremo sono state scritte da due persone di origine siciliana. Il primo che prenderemo in considerazione è Santo Vena (Gangi [Palermo] 1939 - Saarlouis 2009). Qui di seguito citeremo pochi dati biografici comparsi in una precedente pubblicazione: Vena parlava correntemente in italiano. Ex falegname, poi impiegato presso la Ford di Saarlouis, abitava a Roden-Saarlouis. Sposato con un'italiana da cui ha avuto due figlie. Non voleva la doppia cittadinanza (italiana e tedesca) perché si considerava cittadino europeo. Ex presidente del COMITES. Molto coinvolto nelle attività associative degli immigrati del suo paese. Legato alla sua terra, aveva promosso un gemellaggio tra Santa Caterina Villarmosa (CL) e Roden. Di padre analfabeta e madre sufficientemente colta, Santo Vena ricordava le letture dei grandi classici Hugo, Manzoni, Dumas, De Amicis) ad opera della madre la sera prima di dormire. Vena insisteva più volte sul desiderio negato di studiare e sulle possibilità che egli avrebbe avuto se avesse potuto continuare a farlo. Per anni ha scritto, durante le pause di lavoro, un libro, che ha poi pubblicato in 250 copie presso una tipografia del suo paese, intitolato *Senza via di scampo* (1995). Il libro non ha e non vuole avere nulla di autobiografico. È una storia western, con personaggi totalmente inventati. L'autore intendeva « dimostrare che per scrivere un libro non bisogna aver studiato tanto »⁸.

La trama di *Senza via di scampo* è molto semplice: una famiglia attraversa il far-west americano intorno alla metà del XIX sec. alla ricerca di una terra fertile nella quale installarsi in maniera definitiva. Viene però presa d'assalto da un gruppo di briganti i quali sterminano tutti i componenti della famiglia tranne il padre Frank ed il più piccolo figlio Larry. Ma non intendono graziare che uno

8 Cf. Cicotti (2006 : 96-97)

solo dei due sopravvissuti, e propongono a Frank di decidere chi dei due far uccidere :

Frank si aspettava di tutto da quel bandito, ma non questo. Sentì lo stomaco che gli si rivoltava dentro e che un velo di sangue gli annebbiava la vista ; le gambe si piegavano, non sopportavano più il suo peso, anche loro lo abbandonavano. Se ne avesse avuto la possibilità, si sarebbe sparato un colpo alle tempie, così l'avrebbe fatta finita per sempre. E Larry ? Che fine gli avrebbero riservato, se lo avesse lasciato in mano a quel branco di lupi ? No, meglio morto che lasciarlo a quelli ; lo avrebbero fatto soffrire di più quelle carogne e figli di... (Vena, p.70-71, 1995)

Mentre Frank è tormentato da questi tragici pensieri i banditi cominciano a scommettere sulla risposta che egli avrebbe dovuto dare di lì a qualche istante : « “Ti sbagli,” ribatté Sammy, “voi tutti non conoscete Frank Yellow, lui sacrificherà suo figlio per vendicarsi contro di noi” » (Vena, p.72, 1995)

Ed infatti, Frank, protagonista indiscusso del romanzo, fa la sua scelta :

Vendicarsi ! Ma sì, quella sarebbe stata la soluzione giusta. Poter vendicare tutto quel sangue innocente versato senza un motivo. [...] « vendetta » ! Sì, non gli rimaneva più ormai nessuno della sua famiglia. Quel cosino rannicchiato a terra, assopitosi dalla paura e dalla stanchezza, di sicuro non ce l'avrebbe fatta. Quei banditi, dopo la sua morte, lo avrebbero sbranato come un agnellino. E, poi, che futuro avrebbe avuto suo figlio crescendo senza di lui ? Con quelle carogne avrebbe imparato solo odio e morte. Non poteva permettere che suo figlio crescesse con i carnefici della sua famiglia. Un giorno, se Larry fosse sopravvissuto, lo avrebbe saputo, in qualche modo sarebbe venuto a conoscenza della verità. E allora ? Allora avrebbe maledetto suo padre per averlo lasciato crescere in mezzo a quei criminali. Frank sentì un brivido lungo la spina dorsale : No, suo figlio non lo avrebbe lasciato mai. [...] Frank guardò ancora una volta il suo piccolo prese il cappello e avvicinandosi a Sammy glielo porse dicendo : “Hai vinto”. (Vena 1995 : 75)

Oggettivamente si tratta di una scelta che ha del grottesco e che si spiega solo attraverso il passaggio nel quale la decisione del padre di lasciare uccidere il figlio al posto suo si giustifica totalmente con la missione che Frank da quel momento avrà fino alla fine del libro, vale a dire vendicare tutta la sua famiglia uccidendo fino all'ultimo dei banditi. Frank diventerà da questo momento il personaggio-romanzo che muoverà ogni azione della storia fino a portarla a compimento. Ma vi è un'altra giustificazione, ancora più urgente, della scelta drammatica compiuta da Larry : egli non può accettare che suo figlio possa sopravvivergli ed essere educato secondo i barbarici valori di quel gruppo di assassini (“avrebbe maledetto suo padre per averlo lasciato crescere in mezzo a quei criminali”).

Compare nitidamente, all'interno di questo romanzo, la figura di un personaggio nettamente distinto dagli altri. Un personaggio che non solo si

evidenzia indispensabile per l'avanzamento della storia, ma che viene definito dall'autore quasi in termini mitici per le sue qualità del tutto eccezionali. Cioché le stesse azioni o vicissitudini nelle quali esso è coinvolto (ma alle quali è esso stesso a dare inizio e senso) appaiono quasi epopeiche. Spesse volte potremo invece scovare interessanti tracce che riconoscono in questa figura una proiezione dell'autore quasi un suo alterego. Consideriamo indispensabile soprattutto in questo caso il ricorso all'analisi psicologica dei testi⁹ perché essa appare come lo strumento di analisi maggiormente in grado di avvicinarci alla conoscenza dell'autore reale attraverso il testo e quindi di permetterci d'individuare un termine chiaramente autobiografico che si celi in un passaggio o in uno o più personaggi del libro. Diversamente, anche la più sottile analisi letteraria, da sola non potrà che restare nell'ambito del circuito semiotico entro il quale non siamo in grado di andare al di là della definizione dell'autore implicito e quindi nel disegno di una nostra proiezione soggettiva. Tuttavia, la combinazione delle due analisi, seppure attraverso percorsi diversi, potrà rivelarsi estremamente produttiva.

Una prima osservazione interessante è contenuta nella prefazione del libro di Vena: « Trentasei anni di emigrazione lasciano il segno, anche sul modo di pensare e di scrivere ». L'analisi psicologica individua da subito in questo passaggio quasi un'impostazione programmatica del libro che l'autore sta per presentare al lettore: « “trentasei anni di emigrazione”... difficile esprimere meglio il concetto di “processo” che permea tutta la vita del migrante » (Deiana 2008: 214). Più in generale lo stesso percorso del viaggio della famiglia attraverso il far-west alla ricerca di una terra fertile da coltivare all'interno di un ambiente tanto sconosciuto quanto inospitale e pericoloso viene psicologicamente considerato « il territorio ideale in cui possono essere proiettati, attraverso la messa in scena di una lotta all'ultimo sangue, i fantasmi arcaici riattivati dalle perdite che impone la migrazione » (*Ibidem*). Il dato autobiografico emerge quindi (sulla base di ulteriori elementi di analisi) in modo forte all'interno di un testo che invece è macroscopicamente fantastico e apparentemente slegato da qualsiasi contatto con la vita reale dell'autore.

Vale la pena però insistere su un'analisi di carattere letterario cui si è solo brevemente fatto accenno. La struttura della maggior parte delle opere fantastiche prodotte da migranti (ci riferiamo soprattutto alla prima generazione storica) è tecnicamente assai semplice. Un personaggio dominante, facilmente identificabile come alterego dell'autore, risolve di volta in volta le varie difficoltà che quasi meccanicamente si pongono sul suo sentiero. Anche nel caso di *Senza via di scampo* il personaggio di Frank ha la funzione

9 Per un'illustrazione dei criteri e delle modalità cf. Deiana 2007; *Id.* 2008.

“catartica” di risolvere ogni azione e di consentire lo svolgimento del romanzo fino al suo compimento, il quale coincide col successo della sua missione vendicativa. La catena delle azioni del romanzo è lineare e per certi aspetti prevedibile poiché per ognuna è previsto e necessario l'intervento risolutore del personaggio principale. Il quale assume sempre più una dimensione ai limiti del sovrumano per la moralità granitica e l'eroismo che caratterizzano le azioni che si inanellano di pagina in pagina. Ma questa sequenza s'incrina esattamente in coincidenza dell'azione della scelta a cui Frank è obbligato, se far uccidere il piccolo Larry o sé stesso. La decisione di lasciare uccidere il figlio rompe la perfezione morale della catena di azioni del romanzo. Improvvisamente il personaggio-autore-romanzo risolve quell'azione in modo apparentemente riprovevole. Che questo sia il momento tipico del libro è testimoniato dallo stesso autore il quale nell'intervista a quattr'occhi, in preda ad una forte emozione, indica proprio questo passaggio come il più dilaniante e determinante. Frank preferisce che il figlio muoia pur di non farlo educare da quei banditi che invadono quelle terre. Egli rifiuta le regole morali della nuova terra e preferisce risparmiarle radicalmente anche al figlio e trascorrere il resto dei suoi giorni a tentare di vendicare tutta la sua famiglia. Come resistere alla tentazione di leggere questo passo in chiave autobiografica? Se è vero che *Senza via di scampo* « rivela la difficoltà a “trattare” il trauma, che viene espulso da sé e spinto ai confini del conosciuto » (Deiana 2008 : 214), se è vero ancora che esiste un personaggio in cui l'autore s'identifica e che il meccanismo sempre uguale delle sue azioni s'interrompe in un momento sul quale direttamente insiste anche emotivamente lo stesso autore nell'intervista, siamo forzati a interpretare la scena della decisione di far uccidere Larry come il categorico ed ostinato (quanto larvato) rifiuto dell'autore a giungere a compromessi con i valori della cultura tedesca in cui da alcuni decenni egli vive. Sulla base di quanto prima riportato, tale rifiuto non andrebbe interpretato come una difficile o inesistente integrazione sociale. Il percorso professionale di Vena, le relazioni che egli aveva testimoniato di una persona che interagiva con un ambiente e con una cultura diversi da quelli di origine. Tuttavia, un certo disagio egli ha inteso esprimerlo proprio con questo suo libro, nel quale attraverso il personaggio di Frank Vena ha analizzato sé stesso creando, con il volo pindarico della fantasia e lo strumento (inusitato per lui) della scrittura, un personaggio quasi perfetto, monolitico, integro a tal punto da rifiutare i compromessi di fronte anche alla morte del figlio considerata un dramma ineluttabile nonostante sia stato egli stesso a deciderla.

Siamo quindi davanti ad un esempio nel quale il sogno dello scrittore immigrato è di proporzioni enormi quasi paniche. Poiché il gioco della

scrittura irretisce e consente ad ogni autore di camuffare sé stesso fino ai limiti del sorumanità.

Il caso di Calogero Galletta autore di un libro dal titolo *Carlo Agnetta geologo*¹⁰ sarà utile ed ulteriormente indicativo della tendenza “cripto-autobiografica” di molti testi di fantasia scritti da immigrati di origine italiana. Indispensabile qualche dato biografico : Calogero Galletta (Metz, 1968) geologo abita a Metz. I genitori agricoltori emigrati a Metz si ritrasferiscono nel 1979. Galletta che parla solo dialetto siciliano, comincia a studiare seriamente l'italiano. Si laurea in Geologia all'Università di Palermo, poi fa un DEA a Metz, lavora tre mesi in Costa d'Avorio presso una miniera di diamanti. Si sposa con una siciliana e cambia attività. Lavora in una banca di Lussemburgo città. Scrive un libro in italiano dal titolo *Carlo Agnetta geologo*. Ne sta scrivendo un secondo sempre in italiano¹¹.

La storia di *Carlo Agnetta geologo* si ambienta interamente in Sudafrica. Il protagonista del romanzo è Carlo Agnetta, geologo italiano vissuto per i suoi primi anni in Francia, a Metz, e poi trasferitosi al seguito dei suoi genitori in Sicilia dove ha compiuto i suoi studi. Egli ha il compito di localizzare l'acqua in una zona quasi totalmente desertica in cui è stato installato un ospedale militare da campo con la funzione di aiutare la popolazione locale. Quasi tutti i componenti della missione sono medici o militari ; Carlo è il solo a non appartenere né all'una né all'altra categoria : egli lavora per il governo francese ma come civile italiano. Il reperimento dell'acqua è di fondamentale importanza per tutta la comunità, e Carlo spende tutte le sue energie nello sforzo di portare a termine la sua missione. Non degna di alcuna attenzione la bella dottoressa Loredana Reda che ha scommesso con una sua collega che il geologo sarebbe caduto ai suoi piedi. Non perde le sue notti in baldoria a bere e a divertirsi con gli altri nel campo, non indugia in inutili discorsi con nessuno. Carlo Agnetta è la rettitudine, l'onestà e la fierezza fatte persona. Egli appare limpido ed incontaminato come l'acqua che finalmente troverà nell'epilogo del romanzo. Le sue competenze vanno ben al di là del suo ambito professionale : individua malattie prima e meglio dei medici salvando un gruppo di bambini da morte certa, dà preziosissimi consigli tattici ai militari senza esser un militare ecc. Ancora una volta siamo di fronte ad un personaggio-romanzo che domina la scena dall'inizio alla fine del libro secondo una catena di azioni tecnicamente sempre uguali e proporzionate in ogni passaggio. Quanto invece all'aspetto autobiografico, esso è dilagante.

10 Galletta 2004.

11 *L'oro di Ity (destinazione Africa)*, ancora manoscritto.

Lo stesso titolo “Carlo Agnetta geologo” non è che l’anagramma quasi perfetto del nome e cognome dell’autore Calogero Galletta. La trama del romanzo, inoltre, ripercorre quasi pedissequamente i passaggi biografici del Galletta geologo al pari del suo alterego Carlo, protagonista del libro. L’analisi psicologica del libro non farà che testimoniare della moltitudine di tracce autobiografiche disseminate anche in questo libro¹². Siamo quindi nuovamente alle prese con un personaggio che ancora più marcatamente rivela i tratti autobiografici del suo autore. Il sogno della scrittura rapisce anche il Galletta che tratteggia una figura superumana ed infallibile puntualmente risolutrice di qualsiasi difficoltà. Ma anche nel caso di questo personaggio questa catena apparentemente perfetta di azioni di Carlo s’interrompe in due diversi episodi.

Il primo, a nostro avviso, si rivela nel momento in cui Carlo lascia pochi soldi ad un bambino del luogo per essersi occupato della sua jeep durante la sua assenza. Dopo essere ripartito con la vettura, il geologo è spettatore di una scena impressionante attraverso lo specchietto retrovisore: un gruppo di bambini piomba sul suo coetaneo con le monete ancora in mano e ognuno di essi cerca d’impossessarsene percotendo selvaggiamente il malcapitato.

Carlo fermò la macchina, scese e corse in suo aiuto, il piccolo era stato travolto da quella orda che lo picchiava. A stento riuscì ad allontanare gli altri bambini, finché prendendolo in braccio gli altri si allontanarono ma rimasero nei paraggi. Carlo mise il bimbo a terra e senza dire nulla gli tese la mano, il bimbo capì e restituì le monete. Carlo ritornò in macchina [...] (Galletta 2004 : 19).

Il secondo episodio coincide con la liberazione di Leila, ex collega di Carlo all’Università di Parigi, e che il geologo riconosce nel gruppo di donne che vengono vendute in una pubblica piazza. Carlo appronta un piano assieme ai suoi amici. Il giorno seguente egli « acquista » platealmente la ragazza facendo bene attenzione a rispettare la procedura di vendita fin nei minimi dettagli. Quando “il berbero” gli dice: “La donna è tua, prendila e vattene”, Carlo immediatamente risponde :

« No, come vuole la tradizione sei tu che devi darmela, e davanti a tutti. » Il berbero rimase sorpreso da quelle parole, non si aspettava che Carlo avesse capito come andavano le cose. « Va bene ». E presa la donna la consegnò a Carlo. La folla anche quella volta inneggiò con un grido di soddisfazione ; la vendita era fatta e Carlo prima di scendere tese la mano al berbero, questi esitò ma vista la sua insistenza non volle perdere la faccia davanti a tutti e la strinse (Galletta 2004 : 119).

12. Cf. i vari percorsi di analisi psicologica del libro del Galletta in (Deiana 2008 : 222-227).

La ragione per la quale questi due episodi appaiono così decisivi per comprendere fino a che punto l'autore si spinge nella proiezione superomistica del proprio io è che in questi due momenti il personaggio superuomo e moralizzatore evita qualsiasi espressione critica. Quando il gruppo di bambini assale il coetaneo per derubarlo Carlo si limita a domandare a quest'ultimo di restituirgli il danaro senza proferire altra parola. Nel secondo caso, egli pretende di acquistare la donna seconda le regole che definiscono i ruoli di mercante e di acquirente di schiavi. Nell'uno e nell'altro caso Carlo si trova davanti a scene riprovevoli, ma egli pare reagire in sordina o quasi non reagire. Per un personaggio che arringa le autorità (francesi o italiane) quando ritiene che esse sbaglino, che ammonisce platealmente colleghe o colleghi per la loro scarsa condotta morale, e che non teme mai di esporsi per ristabilire quello che egli considera un giusto ordine morale, questi due episodi rappresentano due momenti di forte discontinuità. Si direbbe infatti che il personaggio di Carlo si comporti molto più realisticamente e quindi più umanamente proprio in questi due episodi. In entrambe le situazioni Carlo non è nel suo ambiente, egli è invece l'elemento culturalmente difforme di quelle situazioni ; egli rinuncia così a qualsiasi spirito critico tentando di uniformarsi in tutto all'ambiente in cui si trova, seppur aborrendolo intimamente. Laddove Carlo è "altro" rinuncia a qualsiasi confronto o scontro morale o culturale, al contrario egli vuole apparire del tutto uniformato alla comunità e cancella qualsiasi suo comportamento che possa turbarla.

Il vissuto di Galletta, che ha conosciuto l'alterità del migrante per ben due volte (sia in Francia sia in Sicilia), preme in questi due momenti a tal punto da impedire allo scrittore di portare fino in fondo il ritratto iperbolico del suo personaggio : il Carlo superuomo si trasforma semplicemente nel Carlo uomo immigrato che mette da parte la sua cultura e i suoi costumi per accettare o piegarsi tacitamente (e apparentemente) alle forme culturali locali, sebbene le respinga del tutto nel suo profondo. E il tentativo di raggiungere un obiettivo senza creare dei contrasti all'interno di un ambiente culturalmente diverso (e che forse segretamente si critica o si respinge) riflette non solo il comportamento del Galletta in quanto immigrato, ma quello della maggioranza degli immigrati.

Abbiamo appena analizzato due testi di finzione narrativa, i quali dichiaratamente non hanno nulla di autobiografico, ma ci siamo resi conto che al loro interno si celano tracce e personaggi totalmente legati agli autori reali, i quali hanno conosciuto la lacerazione che sempre provoca un percorso migratorio. Il canale rappresentato da questi romanzi consente ad ognuno degli

autori di elaborare storie e personaggi « che hanno fatto parte dell'universo psichico dell'autore prima o durante la stesura del libro e *piace* anche pensare che la scrittura di questo romanzo l'abbia aiutato nel processo di elaborazione del vissuto migratorio » (Deiana 2008:214). Ecco che il sogno della scrittura rivela una capacità quasi terapeutica nella sua funzione autoanalitica: l'autore elabora le sue storie ed il suo personaggio fantastico e vola con lui in una forma di riscatto del proprio vissuto. In Santo Vena questo volo onirico è libero e assoluto, in Calogero Galletta a tratti più basso e moderato.

Ma un libro che rievoca, sempre in terza persona, in modo documentario una storia familiare legata ai temi dell'immigrazione, e del lavoro di un'intera comunità, può essere anche un libro fortemente autobiografico in senso "collettivo"? Aurélie Filippetti (Villerupt, 1973-) è una scrittrice di origini italiane (terza generazione). Dal 2001 deputata dei Verdi presso il Comune di Parigi, oggi è deputata socialista all'Assemblée nationale. Nel 2003 ha pubblicato un libro dal titolo *Les derniers jours de la classe ouvrière*¹³, tradotto anche in italiano¹⁴, nel 2006 *Un homme dans la poche*.¹⁵

« *Les derniers jours de la classe ouvrière* » sembrerebbe più annunciare un saggio di politologia, magari in una dimensione vagamente epopeica, ma non un vero e proprio romanzo. Tale è invece questo libro della Filippetti. È la storia di un uomo, Angelo, il padre dell'autrice, ma è anche la storia di un'intera comunità, quella di Villerupt, paese operaio francese, in Lorena, al confine col Lussemburgo, costituito fino agli anni settanta-ottanta da una percentuale d'italiani pari al 70% della popolazione. La quasi totalità di quegli italiani operai era comunista, e Angelo era comunista. Da semplice operaio diventò sindaco di Audun le Tiche. La sua epopea ed il suo riscatto personali vengono vissuti e poi descritti dalla Filippetti come l'epopea ed il riscatto di un'intera generazione che aveva fatto i conti con l'immigrazione e con il duro lavoro nelle miniere. Le elezioni comunali del degl'inizi degli anni Settanta, nelle quali il partito comunista trionfò, vennero viste come il momento più eroico ed epico della collettività, come se un Prometeo di sinistra rapisse il fuoco ad un Olimpo di destra. Le elezioni presidenziali del 1981 con la vittoria di François Mitterand, poi, decretarono l'apoteosi del sogno della sinistra la quale sperava di mantenere attive ancora a lungo le miniere di ferro che alimentavano l'economia e dunque le famiglie della Lorena. Sogno rimasto tale, poiché le miniere continuarono a venir chiuse fino a che anche l'ultima della

13 A. Filippetti, *Les derniers jours de la classe ouvrière*, Paris, Stock, 2003.

14 Filippetti: 2004.

15 Filippetti 2006.

regione, quella di Montrouge di Audun le Tiche, il 31 luglio 1977 non venne chiusa.

Il romanzo della Filippetti descrive il rapporto simbiotico di autentico odio-amore della comunità operaia rispetto all'inferno rappresentato dalle miniere. Una realtà dantesca che inghiottiva per otto ore al giorno gli uomini, che li tingeva nei polmoni avvelenandoli presto di cancro, che li tatuava penetrando nelle ferite e nelle abrasioni della pelle, e che spesso non li restituiva alle loro famiglie. Un incubo, quello delle miniere, ma anche un sogno che rappresentava il futuro per i parenti o gli amici di quegli operai ancora in Italia che speravano di poter emigrare in Lorena per trovare finalmente un lavoro. Ed era un sogno che si rinnovava una volta immigrati e che viveva giorno per giorno con la speranza che i loro figli avrebbero potuto avere un futuro migliore. L'autrice conosce quelle miniere direttamente attraverso la pelle e i racconti del padre e degli uomini che vi lavoravano ; e le "sentiva" come tutti i bambini della sua età sotto il pavimento di casa o sotto l'asfalto delle strade o sotto la terra dei campi in cui giocavano. Le miniere attraversavano la terra nelle sue profondità come lombrichi che areassero il terreno, salvo poi di quando in quando farlo inghiottire alla superficie per quell'eccesso di "vuoto" che esse creavano.

Chi ha visto l'inferno o la morte in faccia la porterà sempre scolpita in volto. Sul volto dei minatori Aurélie Filippetti sapeva leggere il buio e la paura di quei tunnel scavati giorno dopo giorno nelle profondità della terra. E così la Filippetti è cresciuta con le miniere e con la politica. E come poteva essere diversamente se le due cose erano socialmente vissute come un fenomeno unico ?

Chi non si ciba di politica che da pochi anni forse potrà avvertire un certo disagio per l'uso di termini come "padroni", "lotta sociale" o "di classe", che punteggiano il libro, e che potrebbero oggi apparire obsoleti o anacronistici. Tuttavia il romanzo si limita a conservare esattamente la memoria di quell'epoca, in particolare dalla fine degli anni Settanta raggiungendo poi i giorni d'oggi, senza cedere alla cieca ed intransigente ideologia vetero-comunista e oltranzista. Quello della Filippetti non è un romanzo a tesi. Esso vuole dare il senso di un'intera collettività, di un intero mondo, non tessere le lodi di un'ideologia politica di cui quel mondo è vissuto. È per questo che troveremo anche i riferimenti più crudi e disillusi verso il fallimento di quel sogno che nel 1989 si appalesò al mondo intero :

Les idées étaient bonnes, nobles, généreuses, mais que faire de tout ce gâchis ?
Que faire de l'URSS, de la nomenklatura, des permanents du Parti, de l'invasion de la Hongrie, de Prague, l'Afghanistan, l'archipel du goulag, les procès de Moscou, les anarchistes catalans, le pacte de 39, Ceausescu, que faire des files

d'attente, du caviar sous le manteau, de la Pologne et de l'Allemagne de l'Est ? C'est vrai on pouvait toujours comparer, aller se promener en Amérique du Sud, dans les villages toujours du Mexique, dans les bidonvilles de Haïti ou Rio, dans les bordels de Bangkok, toutes chasses gardées des États-Unis, mais ça ne consolait pas. (Filippetti, p.154, 2003)

Ma questo avviene in un secondo momento, in un'epifania dell'orrore comunista che si para davanti agli occhi di una comunità che aveva lottato per la discesa orfica nell'inferno delle miniere.

Il 1989 fu l'epilogo di un sogno vissuto per decenni dalla Lorena come un ideale contagioso che si perdeva nell'aria e che catturava gli animi anche di spensierati bambini come la stessa autrice ci racconta a proposito della sera in cui François Mitterrand risultò vincitore delle elezioni presidenziali :

Deux enfants dansaient et sautaient dans la cour déserte de l'école primaire. Deux petites filles surprises et ravies par la joie de la cité. Personne ne les avait vues sortir. Elles ne comprenaient pas pourquoi c'était si surprenant que la gauche ait gagné. Elles vivaient au milieu de militants communistes, parfois socialistes. La droite, ça devait bien exister, puisqu'on en parlait, mais c'étaient les patrons, c'était loin. Il y avait donc de vraies gens qui ne votaient pas communiste ? Elles ne se posèrent pas longtemps la question. Qu'importe la raison, c'était un soir de fête. Elles se sentaient un peu ridicules, mais il fallait marquer le coup. Elles grimpèrent sur le mur de l'école, levèrent leurs visages vers la voûte constellée d'étoiles et crièrent du plus fort de leur souffle de huit ans : « On a gagné ! On a gagné ! » (Filippetti 2003:168).

L'immagine descritta dalla Filippetti dà il senso di come l'ideologia socialista venisse vissuta in quella regione di generazione in generazione, attraverso un impatto prima epidermico che culturale. L'impossibilità di pensare che esistesse un mondo diverso (quello che votava a destra) coincideva con l'impossibilità d'immaginare per quelle bambine di terza generazione un mondo altro da Villerupt o Audun-le-Tiche che non viveva della stessa febbre d'ideali. Una realtà di provincia vissuta come una monade, un mondo assoluto vissuto in verticale che dalle profondità delle miniere prendeva il volo con le ali di un sogno che a quell'epoca si chiamava socialismo o comunismo.

Il romanzo della Filippetti, che a primo acchito apparirebbe così intriso di ideologie stantie ed appartenenti tutte al passato o quantomeno ad una storia di stampo primo novecentesco, riesce a smontare anche l'armamentario lessicale più ideologico della sua farraginosità tecnica. E lo stesso titolo « Les derniers jours de la classe ouvrière » alla fine suonerà diversamente anche al normale lettore e lascerà il sapore di un'amarezza non politica, ma tutta umana.

Destra e sinistra, infatti, sono termini che richiamano alla orizzontalità. Ma in fondo anche questa non è altro che una reazione ad una vita che invece si dipanava tutta in senso verticale in quel piccolo pæse. Dalle miniere alla

superficie, quasi un riferimento orfico, era il viaggio che quella gente compiva quotidianamente : « Ils descendent chaque matin, partent voler le feu sacré, avec au ventre la solidarité des copains et la peur de la mort. Entre eux, pas des collègues, rien que des camarades. Ils se moquent des sidérurgistes, plus égoïstes, déjà individualistes. L'éternelle rivalité qui resurgit. »(Filippetti 2003:35). Muoversi in orizzontalità in politica esorcizzava il male di quella onnipresente verticalità.

Lo spirito che anima il libro della Filippetti coincide con il passaggio del testimone di una lotta da una generazione all'altra. Dapprincipio l'italiano immigrato lotta contro una discriminazione legata alla sua diversa nazionalità, poi da minatore egli si batte contro la casta dei "padroni" per i suoi diritti all'interno delle battaglie sindacali, infine i suoi figli o i suoi nipoti si batteranno contro l'esclusione della cultura della capitale parigina rispetto alla minima provincialità della loro origine lorenese sempre legata ad una memoria operaistica vissuta con disagio. Un episodio del libro della Filippetti racconta di una ragazza di Villerupt di famiglia italiana, la quale decide di studiare a Parigi e, una volta lì, scopre un altro mondo :

Penser à sa famille, aux habitudes et à la vie qui avaient été elle, enfant, devenues étrangères, pire, impensables à présent, inappropriées. [...] Auparavant jamais posé la question, c'était depuis Paris. Une seule terre, tenace, un jour peut-être elle jugerait ses parents. Un jour trouver ridicule cet accent lorrain pas remarqué jusque-là, et sans doute reçu en héritage puis soigneusement dissimulé. Un jour honte de sa culture, et n'en plus parler, devant eux, pour qu'ils ne se sentent pas exclus. Évoquer de moins en moins ce qu'elle faisait, ce qui lui plaisait, la philosophie, et ainsi, insidieusement, les exclure. (Filippetti 2003 : 101)

È un interessante passaggio che esplicita lo stato d'animo di una "migrante interna" di terza generazione nel quale è facile individuare un elemento autobiografico. La Filippetti non fa alcun riferimento all'esperienza migratoria dei suoi nonni, venuti in Lorena dall'Italia. Ella si concentra solo sulla sua esperienza, vissuta con difficoltà sulla base della sua presunta provincialità rispetto a Parigi. Il riferimento stesso ai suoi genitori si concentra non sulla loro origine italiana, ma esclusivamente sulla loro vita tutta spesa in un piccolissimo e povero centro della Lorena siderurgica, così distante in tutto dalla capitale. È dunque importante rilevare che l'autrice non rapporta a sé l'esperienza migratoria dei nonni e che vive l'impatto con la cultura e la vita parigina esattamente come un'autentica francese di provincia ma con la consapevolezza di avere origini italiane, che attraverso questo libro recupera all'interno di una dimensione che più che singola e personale pare davvero collettiva e comunitaria. Lo stesso uso del termine "classe" all'interno del titolo sembra

voler escludere la dimensione minima di una storia autobiografica o di famiglia per restituire invece la forza panica di una comunità che mai ha smesso di battersi per il riconoscimento dei propri diritti fondamentali. E così l'immigrato-minatore italiano viene celebrato in un particolare episodio tanto tragico quanto incredibile del libro. Un operaio, cadendo da un passerella, finisce nel metallo incandescente appena fuoriuscito dall'altoforno. Muore all'istante ed il suo corpo si scioglie nel metallo stesso. Questo incidente impressionante e tragico suscita alla Filippetti una riflessione sulla metamorfosi fisica di quell'uomo che trasformandosi in metallo potrebbe diventare una parte integrante di un monumento da tutti ammirato e celebrato, come ad esempio la Torre Eiffel:

Au moment où ils ouvraient le ventre du haut fourneau, le métal s'échappait, puis guidé par les hommes à travers les rigoles, les rails peu à peu prenaient forme, et c'était la promesse de conquêtes futures, de monuments fabuleux destinés à chanter de par le monde l'héroïsme des hommes du fer. Eux qui n'avaient jamais mis les pieds à Paris virevoltaient papillons dans la toile d'araignée de la tour Eiffel, petit morceau d'acier lorrain illuminant la capitale. Croyaient-ils en faire ainsi un peu partie. (Filippetti, 2003 : 34)

Così un uomo si spegne e si scioglie nell'essenza stessa del suo lavoro persino in senso fisico e materiale ; e sempre persino in senso fisico e materiale egli diventa parte di qualcosa di universale, di riconoscibile e mirabile da chiunque. La sua storia umana e minima si trasforma in prodigio, la sua morte in vita eterna. Colui che aveva combattuto per essere accettato da vivo, ottiene piena legittimazione e celebrazione una volta morto. Ma per far questo egli ha bisogno non solo di morire, di cancellare la sua vita migrante e la sua storia individuale, ma di annientare il suo corpo. Nessuno penserà alla sua storia personale ammirando la torre Eiffel. Ma ciò non importa. Ammirando quella torre ammireremo anche lui, senza saperlo, senza riconoscerlo. E proprio per questo la sua celebrazione sarà piena, la sua legittimazione finalmente compiuta seppure al prezzo della sua morte.

Così l' » autobiografia collettiva » della Filippetti giunge ad una conclusione di un nichilismo assoluto nella cui sola tragicità il destino di un'intera generazione di migranti può coincidere con l'universalità : nessuno di quegli immigrati avrebbe potuto essere pienamente accettato e legittimato in quel paese straniero da vivo ; ma forse, dopo la loro morte e perse le loro tracce, vestendosi da qualcos'altro, qualcosa di meraviglioso e di grandissimo, si sarebbe compiuta la loro totale e paradossale integrazione.

Claudio Cicotti
Université du Luxembourg

BIBLIOGRAPHIE

BAIGUERA, Nelida H.

2007 - L'elaborazione psichica del lutto migratorio e il cambiamento identitario nei primi due anni dell'immigrazione. Jos Boggiani, Maria-Luisa Caldognetto, Claudio Cicotti, Antoinette Reuter (Hgg.) 2007 : S. 189-198.

BARTHES, Roland

1970 - *Éléments de sémiologie* [1964]. In *Le Degré zéro de l'écriture*. Paris : Seuil, « Bibliothèque médiations ».

BOGGIANI, Jos.

2005 - *Letteratura dell'emigrazione*. Luxembourg : Université du Luxembourg.

Boggiani, Jos, Maria-Luisa Caldognetto, Claudio Cicotti, Antoinette Reuter (Hgg.).

2006 - Paroles et images de l'immigration : langue, littérature et cinéma : témoins de la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région. Actes du Colloque international (3-4 juin 2005). Luxembourg : Publications de l'université de Luxembourg.

2007 - Traces de mémoire, mémoires des traces. Parcours et souvenirs de la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région. Actes du Colloque international (12-13 mai 2006). Luxembourg : Publications de l'université du Luxembourg.

2008 - Rêve d'Italie, Italies de rêve. Imaginaires et réalités autour de la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région. Actes du Colloque international (8-9 juin 2007). Luxembourg : Publications de l'université du Luxembourg.

CICOTTI, Claudio.

2006 - A cavallo di due confini. Letteratura dell'emigrazione tra Francia e Germania guardando verso il Lussemburgo. Jos Boggiani, Maria Luisa Caldognetto, Claudio Cicotti, Antoinette Reuter (Hgg.) 2006 : S. 89-108.

2008 - *La Bagroi e la testualità della migrazione in lussemburgo e nella Grande Regione* in Jos Boggiani, Maria Luisa Caldognetto, Claudio Cicotti, Antoinette Reuter (édd.) 2008 : 49-69, Luxembourg S. 89-108

Scrivo per (non) nascondermi.

DEIANA, Pina.

2007 - Sulle tracce psicologiche del processo migratorio : l'eredità psichica tra le generazioni. Jos Boggiani, Maria-Luisa Caldognetto, Claudio Cicotti, Antoinette Reuter (Hgg.) 2007 : S. 199-212.

2008 - Sogni, aspettative, timori negli scritti di autori italiani residenti nella Grande Regione : spunti per una lettura psicologica dei testi. Jos Boggiani, Maria Luisa Caldognetto, Claudio Cicotti, Antoinette Reuter (Hgg.) 2008 : S. 208-229.

FILIPETTI, Aurélie

2003 - Les derniers jours de la classe ouvrière. Paris : Stock

2004 - Gli ultimi giorni della classe operaia. Trad. di F. Bruno. Tropea.

2006 - *Un homme dans la poche*. Paris : Stock.

GALLETTA, Calogero.

2004 - *Carlo Agnetta geologo*. Melegnano : Montedit.

Marchand, Jean-Jacques (Hg.)

La letteratura dell'emigrazione : gli scrittori di lingua italiana nel mondo. Torino : Fondazione Giovanni Agnelli.

2004 - Gli italiani in Svizzera. Un secolo di emigrazione, (a cura di Ernst Halter) Edizioni Casagrande, Bellinzona,

VENA, Santo.

1995 - *Senza via di scampo*. Saarlouis : DTP-Satz-Studio Herbert Pauly.

Website

BAGROI : Sezione d'Italianistica dell'Università del Lussemburgo. 17 décembre 2009 <<http://www.italianistica.lu>>.

Basili : <http://www.disp.let.uniroma1.it/basili2001/>

Baslie : [format=recherche.htm&-error=recherche_erreur.htm&-FindAny=](#)